

Studi e ricerche del Dipartimento di Lettere e Filosofia

13

XXXIV CERTAMEN CICERONIANUM ARPINAS

Dai papiri al XX secolo. L'eternità di Cicerone

Atti del VI Simposio Ciceroniano

Arpino 9 maggio 2014

a cura di
Paolo De Paolis

Cassino
Università degli Studi di Cassino e del Lazio Meridionale
Dipartimento di Lettere e Filosofia
2015

Copyright © Dipartimento di Lettere e Filosofia
Università degli Studi di Cassino e del Lazio Meridionale (Italy)
ISBN 978-88-99052-03-4

Direzione scientifica
Edoardo Crisci

Comitato scientifico

Girolamo Arnaldi, Sapienza-Università di Roma; M. Carmen del Camino Martinez, Universidad de Sevilla; Giuseppe Cancillo, Università Federico II di Napoli; Marco Celentano, Università di Cassino e del Lazio Meridionale; Carla Chiummo, Università di Cassino e del Lazio Meridionale; Mario De Nonno, Università di Roma Tre; Paolo De Paolis, Università di Cassino e del Lazio Meridionale; Marilena Maniaci, Università di Cassino e del Lazio Meridionale; Antonio Menniti Ippolito, Università di Cassino e del Lazio Meridionale; Serena Romano, Université de Lausanne; Manuel Suárez Cortina, Universidad de Cantabria; Patrizia Tosini, Università di Cassino e del Lazio Meridionale; Franco Zangrilli, The City University of New York, Baruch College; Bernhard Zimmermann, Albert-Ludwigs-Universität Freiburg.

Tutti i volumi pubblicati nella collana sono sottoposti ad un processo di *peer review*

Università degli Studi di Cassino e del Lazio Meridionale
Dipartimento di Lettere e Filosofia
via Zamosch, 43 1-03043 Cassino

Informazioni

Filomena Valente
e-mail: f.valente@unicas.it
tel.: +39.0776.2993561
fax: +39.0776.311427

Progetto grafico
Pasquale Orsini

Indice

- 7 Paolo De Paolis
Introduzione
- 11 Serena Ammirati
Leggere Cicerone in Egitto: osservazioni paleografiche (e filologiche)
- 31 Ermanno Malaspina
In Anglia invenitur: come Guglielmo di Malmesbury leggeva e soprattutto correggeva Cicerone nel XII secolo
- 53 Philippe Rousselot
Cicero conservative. Une étude sur Cicéron dans la culture américaine du XXe siècle

PHILIPPE ROUSSELOT

Cicero conservative.

Une étude sur Cicéron dans la culture américaine du XXe siècle

«*The United States - more than even France - is a Ciceronian republic*»¹.

1. Je propose ici un parcours à grandes enjambées, et je serais déjà heureux que quelques points de repères puissent servir à la réflexion sur la réception et la postérité de Cicéron dans la culture américaine. Celle-ci, par ses moyens de rayonnement, assure à Cicéron une présence nouvelle que démultiplient les capacités de diffusion de la langue anglaise, sous forme imprimée, télévisuelle ou électronique. Le rapport entre la culture classique et cette audience mondiale a été finement repéré par G. W. Bowersock:

The main reason that classicism survives in America and elsewhere is precisely that it is so porous and so multiform. It can instruct and delight according to many different moral and political systems. (...) It has a capacity for growth and change that is almost unexampled in the history of Western intellectual life. If certain professors live in fear of jobs lost and departments closed, the public at large is just as stunned and inspired by ancient Greece and Rome as it ever was.

L'érudit note également que Platon et Cicéron ne sont plus identifiés comme les piliers de notre culture occidentale, mais comme les piliers d'une culture plus globale:

The great difference today is that Greece and Rome contribute only some of the world's classicisms. But if Plato and Cicero

1. M. Lind, *Founding Father*, review of A. Everitt, *Cicero: The Life and Times of Rome's Greatest Politician*, New York 2001, in «Washington Post», June 23, 2002; Michael Lind, senior fellow à la New America Foundation, est l'auteur du célèbre essai co-signé avec T. Halstead, *The Radical Center: The Future of American Politics*, New York 2001.

must stand alongside Confucius, Maimonides, and Ibn Khaldun, that has to be judged an enrichment of us all².

Bowersock signale que la seconde vie de Cicéron se développe dans une relative indifférence entre d'une part, le «public at large», un public sans classe ni nation identifiées, et, d'autre part, les universitaires qu'effraie le déclin de leurs études - et donc des postes d'enseignement - dans l'espace universitaire. Il nous éclaire également sur le fait que Cicéron se diffuse, avec une relative indifférenciation, au sein d'une équipe de grands pairs³.

Le public non universitaire, qu'il soit créateur de postérité ou récepteur, pose de grands problèmes méthodologiques, notamment de sources. C'est la voie que nous suivrons: il s'agit d'isoler les différentes manières dont Cicéron a pris sa place dans l'esprit public plutôt que dans la pensée académique. La frontière est parfois difficile à établir entre une population minoritaire, celle des spécialistes, plus ou moins influente dans la réception générale des classiques⁴, et un «public at large» qui résiste aux typologies tant il est composite, et au sein duquel se trouvent des personnes cultivées ou dotées d'un pouvoir social fort, mais aussi des personnes simplement curieuses et attentives, et qui, disposant d'une culture classique superficielle, contribuent à la postérité d'un auteur comme Cicéron. C'est ce public mal connu que visait, à sa création, la revue «Greece & Rome». Dans le premier numéro, Cyril Bailey, influent professeur d'Oxford et bien connu pour son édition de Lucrèce, précise, dans l'article *princeps*, que cette revue est destinée aux «readers of the classics» et non au public savant, qui dispose déjà de journaux spécialisés, tels «The Classical Quarterly» ou «The Classical Review». Ces lecteurs forment un «public less learned perhaps but

2. G.W. Bowersock, *From Gibbon to Auden. Essays on the Classical Tradition*, Oxford 2009, 135.

3. Sam Anderson, journaliste au «New York Magazine», dresse du président Obama un portrait qui relève de cette culture globale: «our national oratorical superhero - a honey-tongued Frankenfusion of Lincoln, Gandhi, Cicero and Jesus» (S. Anderson, *Raise High the Rafters*, «New York Magazine», 23 June 2008).

4. Sur ce point, voir William M. Calder III: «The History of classical scholarship is part of Reception», in P.L. Schmidt, *Reception Theory and Classical Scholarship: A Plea for Convergence*, in W.M. Calder III – U.K. Goldsmith – Ph.B. Kevevan [eds.], *Hypatia. Essays in Classics, Comparative Literature and Philosophy Presented to Hazel E. Barnes on her Seventieth Birthday*, Boulder 1985, 67-77.

not less keen», constitué de tous ceux «whose avocations lie in quite different fields, but who maintain their study of the classics and their love of all connected with the ancient world»⁵.

Cicéron est ainsi offert, non sans confusion, au public sans frontière du monde globalisé. Un cas particulier mérite d'être mis en avant, celui des États-Unis. Comme on verra, il ne fait l'objet d'aucune assimilation à d'autres penseurs. Dans ce pays, Cicéron dispose d'un vaste public non spécialisé qui répond aux critères de Cyril Bailey. Mais la renommée de Cicéron y est établie selon des règles anciennes.

Un exemple récent peut illustrer la question qui nous occupe. Le 5 mai 2014, sur un blog disposant d'une certaine notoriété, un papier est publié avec le titre suivant: *Rescuing America: Where Is Today's Cicero?*. La suite expose le problème:

The Roman Republic had it's [*sic!*] defender in Cicero. They called him *pater patriae* (Father of his Country) for his faithful defense of the Roman Republic. Does the American Republic have such a man? or woman?

Le texte se poursuit sur un éloge dithyrambique de Cicéron⁶. Une veille active dans la presse mondiale permet de s'assurer qu'un tel article serait très improbable – voire impossible - dans les journaux européens. Comment se fait-il qu'aux États-Unis, un article pareil soit, sous son apparence accrocheuse, un papier immédiatement compréhensible par un immense public? C'est qu'il véhicule une idéologie qui ne fleurit qu'aux États-Unis et dans laquelle Cicéron tient une place cardinale et allant de soi. C'est à la généalogie de ce Cicéron, «sauveur de l'Amérique», que s'attache notre contribution. Elle est, comme on verra, *conservative*.

Pour mieux comprendre cette singularité, deux précautions doivent être prises: la première, c'est de consacrer une réflexion initiale au Cicéron de l'Amérique coloniale et révolutionnaire. La seconde, est de passer sous silence une autre généalogie possible, dont nous ne dirons rien, qui est celle du *liberal Cicero*, incarné au XXe siècle par des figures telles que Kennedy ou Obama.

5. C. Bailey, *Ad lectores*, «G&R», 1 (1931), 118. En 1953, l'éditeur de la revue, Geoffrey Hooker, fut d'ailleurs obligé de redéfinir la ligne éditoriale: «Greece & Rome» était, au fil du temps, devenu un journal de spécialistes.

6. <http://www.westernjournalism.com/rescuing-america-todays-cicero/>.

1. *Première présence de Cicéron*

«In the beginning all the world was America»: cette formule célèbre, ciselée par Locke dans son *Second traité du gouvernement civil* (1690), est écrite 70 ans après l'arrivée du *Mayflower*. Elle indique assez bien l'idée que l'Angleterre savante se fait de sa lointaine colonie: elle est le vaste désert des origines. Le défi fascinant des premiers colons est de créer un nouveau monde avec une vieille culture. En 1755, John Adams en tire qu'au début de l'histoire, le monde était Rome:

Immortal Rome was at first but an insignificant Village, inhabited only by a few abandoned Ruffians, but by beginnings it rose to a stupendous Height, and excell'd in Arts and Arms all nations that preceded it⁷.

Dans les cales des bateaux, la place est comptée: ne traversent l'océan que les Écritures et le noyau dur de la culture classique. C'est ainsi que Cicéron pris le bateau, tôt dans l'histoire américaine, sans que l'on sache exactement quelles œuvres accompagnèrent les colons. Cette histoire bibliologique, peu documentée, reste à écrire. Une chose paraît certaine: il est arrivé parmi les premiers.

Cicéron s'installe dans un monde où prévaut la *tabula rasa*. Quelle que soit leur dépendance initiale vis-à-vis des systèmes de pensée européens, les colons pratiquent les auteurs classiques dans un contexte de nouveauté radicale. Ces conditions originelles confèrent à la culture classique une place à part, non conflictuelle avec l'enseignement de la pensée chrétienne et qui l'emporte sur la culture britannique. Les premiers intellectuels américains étudient les classiques comme ils lisent la *Bible*: sans médiation. Ainsi, débarassé des commentaires accumulés depuis plusieurs siècles, Cicéron acquiert un nouveau lectorat, fait d'hommes nouveaux, auquel il offre une part de leur identité. Ceci a été finement analysé, avec de nombreux exemples pertinents, par l'historien Richard D. Brown:

⁷. *Adams to Nathan Webb*, October 12, 1755, cite par C.J. Richard, *The Founders and the Classics. Greece, Rome, and the American Enlightenment*, Cambridge, Mass. 1994, 77-78.

So steeped were these learned men in classical models that they expressed a most un-British, indeed, positively Roman, confidence in the state, modeling their notions of citizenship on their readings of Cicero and the history of the Roman republic⁸.

La politisation du patrimoine classique apparut très tôt. A Harvard, entre 1640 et 1650, le programme d'histoire repose sur l'œuvre de Thomas Godwyn, *Romanae Historiae Anthologia*⁹, qui s'appuyant intégralement sur Cicéron, fournit des parallèles entre la gouvernance romaine et les institutions britanniques. Les maîtres accompagnaient les étudiants dans ce parcours où il était question, avec Cicéron, de lutte contre le despotisme, la tyrannie, d'analyse de la chute de la république et de ce qui fait la grandeur d'un homme d'État. Comme le remarque judicieusement David Robson, «la connaissance de la politique que la plupart des étudiants retirait de ces cours était indirecte. Elle apparaît davantage comme le résultat d'une immersion permanente dans les classiques grecs et romains. (...) Les classiques submergeaient cet enseignement»¹⁰.

Au King's College, fondé en 1754, la culture classique se réduit à quelques auteurs (phénomène qui durera longtemps). Les auteurs au programme sont Homère, Esope, Xénophon, Térence, Cicéron (*De Officiis* et *De Oratore*), César, Martial et, curieusement, l'ancienne géographie de Dionysius Périégète. Ces auteurs sont sollicités par les pédagogues en vue d'approfondir l'éthique, la rhétorique et les «Principles of polity», qui visent davantage l'art de gouverner par la sagesse que le fonctionnement des institutions du moment. Le *De officiis* est jugé par tous comme la base la plus solide pour entrer dans la carrière de juriste¹¹.

8. R.D. Brown, *The Strength of a People: The Idea of an Informed Citizenry in America, 1650-1870*, Chapel Hill 1996, 94.

9. Th. Godwyn (1587-1643), *Romanae Historiae Anthologia, Recognita et Aucta. An English Exposition of the Roman Antiquities, Wherein Many Roman and English Offices are Parallel'd, and Divers Obscure Phrases Explain'd*, London 1764, newly revised and enlarged (Printed for Peter Parker, 1668, originally published in 1614 and 1625).

10. D.W. Robson, *Educating Republicans. The College in the Era of the American Revolution, 1750-1800*, Westport, Conn. 1985, 15-16.

11. D.C. Humprey, *From King's College to Columbia, 1746-1800*, New York 1976, 157.

Le rôle de Cicéron comme maître de parole est apparu très tôt; l'éloquence politique américaine du XVIII^e siècle en est profondément marquée. Premier des auteurs latins¹², Cicéron est remâché sans cesse, surtout le *De Oratore* et le *De Officiis*, dont l'étude approfondie s'étend sur l'ensemble de la scolarité. La réputation cicéronienne de certains enseignants est un facteur d'attraction: ainsi Ezechieel Cheever (1614–1708), figure de l'enseignement en Nouvelle Angleterre (Boston Latin School), et maître de Cotton Mather (1663-1728), était réputé avoir lu "tout" Cicéron dès l'âge de 12 ans¹³. Les règles du premier collège de Harvard, adoptées en 1642, imposent pour toute admission la capacité de lire et traduire Cicéron à la volée.

La biographie politique de Cicéron, des *Verrines* aux *Philippiques*, offre aux pédagogues une mine inépuisable d'*exempla* pour la formation des jeunes gens. Le *De Oratore* fournit une vision structurante de l'orateur, homme de haute culture influant le cours des événements par son apprentissage du droit, de l'histoire et de la politique¹⁴. Plus au Sud, Cicéron est très prisé dans le milieu des propriétaires terriens de Virginie, éloigné des centres urbains et de l'influence anglaise. Leurs auteurs, aujourd'hui peu connus, Robert Beverley, William Byrd of Westover, William Fitzhugh, Ralph Wormeley, et d'autres encore, pénétrés de la littérature républicaine romaine, développent une idéologie de *boni*, propre à ravir le Cicéron du *Pro Sextio*. Robert «King» Carter (1663-1732) est le modèle même de cette génération, qui se voit comme un membre de la classe équestre romaine, une version moderne de la trilogie stoïcienne Caton, Cicéron et Marc-Aurèle, tout à l'opposé de l'idéologie puritaine et de l'affairisme de la *gentry* urbaine virginienne¹⁵. Leurs écrits témoignent de la conviction profonde que leur vie était plus proche de la Rome républicaine que de n'importe quelle autre période de l'histoire. Les *Farmer's Letters* de John Dickinson constituent un

12. Robson, *Educating Republicans* (cit. n. 10), 60-61.

13. J.S. Hart (1810-1877), *A Manual of American Literature: A Text-book for Schools and Colleges*, Philadelphia 1872, 43.

14. Robson, *Educating Republicans* (cit. n. 10), 89.

15. Sur la place centrale que tiennent les stoïciens dans la vie intellectuelle anglo-américaine, et le rôle tenu par Cicéron dans cette connaissance, cf. M. C. Nussbaum, *Comments*, in *Symposium on Classical Philosophy and the American Constitutional Order* [= «Chicago-Kent Law Review», 66/1 (1990), 1-242], 213-242: 213.

témoignage de cette idéologie dans laquelle la citation latine constitue un signe de ralliement plus que d'ornementation¹⁶.

2. *Les Pères fondateurs*

Ces hommes furent les modèles et les maîtres à penser des révolutionnaires, George Washington, Thomas Jefferson, James Madison: tous considérèrent les auteurs classiques – et de rares auteurs anglais – comme leur «literary and philosophic progenitors»¹⁷. Cette «ciceronian attitude» vient en soutien de l'éducation reçue dans les *colleges*, et dont David Fordyce (1711-1751), dans ses *Dialogues Concerning Education*, a fixé l'idéal de la formation: «But allow me to ask you, Gentlemen; is the main purpose of education to make us able and rich, or wise and good men?»¹⁸.

Cicéron est un passage obligé de tous les cursus. Alexander Hamilton, entré au King's College (aujourd'hui Columbia University), connut les mêmes exigences: le concours d'entrée comportait la lecture commentée de trois discours de Cicéron. James Madison suivit le même chemin, au College of New Jersey (aujourd'hui Princeton University) en 1769, où il dut montrer ses capacités à écrire en latin et à traduire Cicéron.

Le rôle des enseignants fut capital pour la transmission d'un Cicéron de plus en plus sacralisé: lorsque le jeune Thomas Jefferson étudiait le latin sous la férule du Rev. James Maury, celui-ci lui enseigna le *De Officiis* mot à mot, statufiant l'Arpinate en «Reason's great Highpriest and Interpreter». Quelques décennies plus tard, Jefferson prendra soin de recommander la lecture assidue du même ouvrage à son neveu, Peter Carr¹⁹. John Quincy Adams est également tout pénétré de Cicéron. Après l'avoir souvent traduit dans sa jeunesse, il consacre sa vieillesse à le relire dans le texte original. Dans une lettre à son fils, une sorte de *De Officiis* épistolaire:

16. G.S. Wood, *The Creation of the American Republic, 1776-1787*, Chapel Hill 1969, 49-50.

17. J.A. Leo Lemay, *The Rev. Samuel Davies' Essay Series: The Virginia Centinel, 1756-1757*, in J.A. Leo Lemay [ed.], *Essays in Early Virginia Literature Honoring Richard Beale Davis*, New York 1977, 121-163.

18. D. Fordyce, *Dialogues Concerning Education*, Glasgow 1768², II, 301.

19. K.J. Hayes, *The Road to Monticello: The Life and Mind of Thomas Jefferson*, Oxford 2008, 34-38.

Every one of the letters of Cicero is a picture of the state of the writer's mind when it was written. It is like an evocation of shades to read them. I see him approach me like an image of the Fantasmagoria – he seems opening his lips to speak to me and passes off, but his words as if they had fallen upon my ears are left deeply stamped upon my memory²⁰.

Il arrive toutefois que cette manie entraîne des mises en garde. Au Columbia College, en 1785, les étudiants de la dernière année se réunissaient une fois par semaine, pour débattre des discours de Cicéron, si bien qu'un homme d'influence, Hugh Williamson, publia en 1789 un article dans le «New York Packet» demandant pourquoi, à une époque où les Américains «secouent les chaînes des préjugés politiques et font des progrès dans l'enseignement pratique», les étudiants «devraient continuer à être intoxiqué et détourné de la bonne voie par le charme mystique des opinions anciennes». A l'analyse, c'est le rôle du latin et du grec dans la jeune société américaine qui est visé, plus que les auteurs eux-mêmes²¹. D'autres ténors de la société new-yorkaise défendent l'enseignement des classiques pourvu que cela soit par des textes traduits. Cette tendance conduit l'humanisme américain à s'intéresser progressivement au contenu politique plus qu'à la langue ou à la grammaire²². Si bien que, même chez les moins versés dans les Belles Lettres, l'admiration pour Cicéron est manifeste. Tel était le cas de Washington, dont la culture classique, des plus lacunaires, ne pouvait en rien se comparer à celle d'Adams ou de Jefferson. Il avait fait placé le buste de Cicéron dans sa demeure de Mount Vernon. Il est, à cet égard, le plus représentatif de tous. Il suffit, sur ce point, de renvoyer aux analyses lumineuses de Meyer Reinhold.

Nevertheless, the overriding needs imposed on Americans by the winning and developing of a new country on the edge of

20. W.E. Weeks, *John Quincy Adams and American Global Empire*, Lexington 2002, 190. Sur les discussions que suscite Cicéron dans la correspondance des *Founding Fathers*, cf. P.A. Rahe, *Cicero and the Classical Republican Legacy in America*, in P.S. Onuf – N. Cole [eds.], *Thomas Jefferson, the Classical World, and Early America*, Charlottesville, VA 2011, 248-264.

21. M. Reinhold, *Opponents of Classical Learning in America during the Revolutionary Period*, «Proceedings of the American Philosophical Society», 112 (1968), 221-234.

22. Humphrey, *From King's College*(cit. n. 11), et Reinhold, *Opponents* (cit. n. 21).

the wilderness, the priorities obtruding in the practical and political domains affected Americans differently than was the experience of their Classically educated counterparts in Europe. Americans did not, for instance, produce a single great Classical scholar in two hundred years; they did not make a single significant contribution to Classical scholarship. But while adding nothing to the fund of Classical learning, they plundered the Classics liberally for the advantage of their own lives and the national good. For many Americans, there is no doubt, Classical learning was a superficial veneer, the indispensable hallmark of “gentlemen’s culture;” yet many of them drew inspiration throughout their lives from the study and reading of the Classics. They knew far less about the ancient world than we do today, but the learning they acquired, circumscribed though it was, affected their thought and action far more. Their reading in and meditation upon the Classics was eminently practical and purposeful; and it contributed substantially to the development and motivation of an unparalleled concentration of political giants in world history²³.

A partir de 1765, la turbulence s’installe dans les colonies. Les fidèles de la souveraineté britannique ou les ennemis de la république choisissent leur camp: ce sera Salluste. William Guthrie, pourtant traducteur de Cicéron, met à mal le patriotisme de l’Arpinate dans sa préface²⁴. Il est aussitôt qualifié de «anti-republican» par James Burgh²⁵. C’est que Cicéron est le chantre de la constitution mixte et de toutes les luttes contre les comploteurs, les tyrans et la corruption de l’État. La biographie de Conyers Middleton, tout droit venue de Grande Bretagne, véritable chant à la gloire de Cicéron, est le livre de chevet de tous les républicains.

23. M. Reinhold, *The Cult of Antiquity*, in Id., *Classica Americana: The Greek and Roman Heritage in the United States*, Detroit 1984, 23-49. Une analyse identique dans Richard, *The Founders* (cit. n. 7), 53-54: «Ancient history provided the founders with important, if imprecise, models of personal behavior, social practice, and government form. Such models gave the founders a sense of identity and purpose during the struggles of the Revolutionary and Constitutional periods».

24. Sur l’opinion de Guthrie sur Cicéron, cf. A. Ward, *The Tory View of Roman History*, «Studies in English Literature, 1500-1900», 4 (1964), 413-456: 419.

25. J. Burgh, *Political Disquisitions*, Philadelphia 1775, 20.

Dès 1744, Thomas Gordon, traducteur de Salluste et de Cicéron, prend le parti de l'orateur et en dresse un portrait appelé à durer:

Behold Cicero labouring to save the State, excited by universal Benevolence to his Country; emboldened by the Goodness of his Cause, and the approbation of his Conscience; etc²⁶.

Cet éloge est un virage dans le cicéronianisme américain. L'Arpinate devient le soutien des républicains. Ce qu'ils lisent dans Cicéron, c'est un républicanisme conservateur, plaçant la liberté politique au dessus de toutes les valeurs, pourvu que le peuple ne soit admis au festin démocratique que par le biais de la représentation²⁷. Dans l'esprit des intellectuels, les notions cicéroniennes de droit naturel et de bien commun s'installent durablement²⁸. Les juristes américains, surtout à l'heure de l'indépendance, durent inventer leur droit. Très dépendant de la *common law* britannique, ils tirèrent l'essentiel de leur originalité de leur culture classique acquise sur les bancs de l'école²⁹. Robert Ferguson rappelle que Cicéron fut l'idole des premiers juristes américains, chez qui le *Pro Cluentio* tenait une place de choix, du fait de sa virtuosité argumentative³⁰.

La formation dispensée dans les universités et les collèges depuis plusieurs générations trouve alors son aboutissement logique en érigeant Cicéron en valeur suprême. Les *Catilinaires* deviennent le modèle obligé pour attaquer un ennemi politique³¹. Si les orateurs de la Révolu-

26. Th. Gordon, *The Works of Sallust, Translated in English, with Political Discourses upon that Author. To which is added a Translation of Cicero's Four Orations against Catiline*, London 1744, 36.

27. Cf. R. Middlekauff, *The Glorious Cause: The American Revolution, 1763-1789*, Oxford 2005, 642-643.

28. W. Blackstone, *Commentaries on the Laws of England in Four Books*, Philadelphia 1893, I, chap. I, 4.

29. M.H. Hoeflich, *Comparative Law in Antebellum America*, «Washington University Global Studies Law Review», 4/3 (2005) [Centennial Universal Congress of Lawyers Conference—Lawyers & Jurists in the 21st Century], 535-545; M.N.S. Sellers, *American Republicanism: Roman Ideology in the United States Constitution*, New York 1994.

30. R.A. Ferguson, *Law and Letters in American Culture*, Cambridge, Mass., 1984, 142; S. Botein, *Cicero as a Role Model for Early American Lawyers: A Case Study in Classical Influence*, «CJ», 73 (1977-1978), 313-321.

31. R. Hardy, «A Mirror of the Times»: *The Catilinarian Conspiracy in Eighteenth-Century British and American Political Thought*, «IJCT», 14/3-4 (2007), 431-454; voir aussi Robson, *Educating Republicans* (cit. n. 10), 70.

tion américaine doivent beaucoup aux Lumières (Grotius, Pudendorf, Beccaria, Vattel, Montesquieu et Voltaire), exercices et méditations accomplis durant leurs études supérieures les conduisent à consulter directement Plutarque, Cicéron et Tite-Live, pour y trouver des valeurs de vérités et des appuis démonstratifs. Ce mélange de rhétorique et de code de conduite intellectuelle apparaîtrait bien chez Jefferson:

The lofty, rhythmical, full-flowing eloquence of Cicero. Periods of just measure, their members proportioned, their close full and round. His conceptions, too, are bold and strong, his diction copious, polished and commanding as his subject. His writings are certainly the finest samples in the English language, of the eloquence proper for the Senate. His political tracts are safe reading for the most timid religionist, his philosophical, for those who are not afraid to trust their reason with discussions of right and wrong³².

L'articulation entre la chute d'une république et la corruption, et celle qui lie sa défense à la valeur des meilleurs citoyens, le gouvernement mixte, le droit de contester et le rôle majeur de la vertu dans l'exercice de la politique, sont des cadres de vérités intangibles et droit sortis du corpus cicéronien³³. C'est un trait constant de la jeune culture américaine de laisser Jules César – *Devil Cesar* – loin derrière l'orateur. Si la Rome républicaine offre quelques modèles, elle n'est pas avare en ennemis: Sylla, Catilina, César, Clodius, Auguste forment une galerie monstrueuses d'antimodèles, comme le sobriquet d'*American Cesar* attribué à Andrew Jackson en atteste³⁴. En 1764, James Otis considère César comme «the destroyer of Roman glory and grandeur». En 1765, Patrick Henry, dans son *Stamp Act Speech*, compare le roi George III à César. En 1771, John Adams dresse un parallèle entre César et le gouverneur royal Thomas Hutchinson:

32. Thomas Jefferson, January 19, 1821, Monticello, *Letter to Francis Eppes*, in Th. Jefferson, *The Works of Thomas Jefferson*, XII, *Correspondence and Papers 1816-1826*, New York – London 1905, 195.

33. Robson, *Educating Republicans* (cit. n. 10), 72

34. Richard, *The Founders* (cit. n. 7), chap. IV; Andrew Jackson, 7^{ème} président, est le premier en charge à rompre avec l'idéologie de l'aristocratie républicaine des fondateurs. Voir l'analyse de M. Malamud, *Ancient Rome and Modern America*, Chichester 2009, 18 sqq. (*An American Caesar?*).

Caesar, by destroying the Roman Republic, made himself a perpetual Dictator; Hutchinson, by countenancing and supporting a System of Corruption and Tyranny, has made himself Governor³⁵.

Margaret Malamud le note avec finesse: alors que Caton et Cicéron ont perdu face au despote, l'idéologie américaine corrige la perspective; la victoire qui a échappé aux deux grands hommes est, en Amérique, à portée de main. Le cours de l'histoire s'en trouve corrigé³⁶.

Comme on l'a vu avec Washington, la culture classique n'est pas toujours approfondie, mais elle est le symbole de la nouvelle république. La célèbre pièce de Joseph Addison, *Cato* (1713), jouée tant de fois devant le public révolutionnaire américain³⁷, fut pour beaucoup leur seul apprentissage à la culture classique. Admirée par Washington, Warren ou Franklin, cette pièce répandit partout un goût marqué pour le stoïcisme, le culte de la liberté, l'amour de la patrie et la haine de la tyrannie. La romanité des révolutionnaires doit beaucoup à Addison, très lu par la génération des *Founding Fathers*. Fervent cicéronien, il admirait chez l'Arpinate «the most consummate Statesman of all antiquity»³⁸.

Addison et son public illustraient ainsi une culture classique des plus sélective, limitée à une dizaine d'auteurs – une dizaine de champions pourrait-on dire – tous issus de la période tardo-républicaine, à l'exception de Tacite, qui en faisait vivre la nostalgie. L'horizon de cette dilection était borné d'un côté par la vertu, le dévouement, la justice et la simplicité; de l'autre, par la corruption, la sédition et la violence. Cicéron contre Catilina, contre César, contre Clodius. On ne s'étonnera pas que le jeune John Adams ait déclamé les *Catilinaires* durant sa jeunesse, toutes les nuits, dans sa chambre. Il s'agissait d'un manuel d'éloquence, de sciences politiques et d'émancipation. La valeur symbolique des icônes romaines se figea autour des années 1770. La puissance coloniale, la Grande Bretagne, était aux États-Unis ce que César fut à

35. Pour ces trois exemples voir Malamud, *Ancient Rome* (cit. n. 34), 11 et Richard, *The Founders* (cit. n. 7), 91.

36. Malamud, *Ancient Rome* (cit. n. 34), 11

37. Malamud, *Ancient Rome* (cit. n. 34), 10-11.

38. J. Addison, «The Freeholder», nr. 51, June 15, 1716, in Ch. Dunn Henderson – M.E. Yellin [eds.], *Cato: A Tragedy and Selected Essays*, with a Foreword by F. McDonald, Indianapolis 2004, 252.

Rome³⁹. Cicéron, le patriote, était quant à lui le chantre de la révolution. Samuel Davies (1723-1761) auteur des essais *Virginia Centinel*, résume bien cette période d'installation de Cicéron dans l'esprit public:

If every Man in this Colony, able to join in such a disinterested Scheme, would heartily concur in it, our Frontiers would soon be guarded with a numerous Army of brave men, actuated by the most exalted Principles; and can understand that Mystery, advanced about 1800 Years ago, by a Roman Patriot, «That we are born for our country, as well as ourselves»⁴⁰.

On observe que Cicéron n'a pas besoin d'être nommé pour être identifié (*Roman Patriot*), que sa philosophie se présente comme un fait religieux (*Mystery*) et, enfin que Davies anticipe, par le biais de Cicéron, sur la célèbre formule de Kennedy, *Ask not*.

Telle fut la fonction américaine de Cicéron. Elle ne cessera jamais. Chacun reconnaît en lui et se reconnaît avec lui comme «the friend of liberty, of the laws and constitution of his country», pour reprendre la formule d'Elizur Goodrich (1734-1797), astronome et exégète de la Bible⁴¹. On voit ainsi naître, très tôt dans l'histoire américaine, ce que Pocock a appelé le «classical republicanism» ou le «civic humanism»⁴² qui a pris la place d'une idéologie de classe. Il s'agit ici d'une conception selon laquelle l'homme est un être politique, qui ne se réalise que par sa participation à la vie civique, par une citoyenneté active au sein de la république.

La dilection des *Founding Fathers* pour l'auteur du *De Officiis* est un lieu commun. Le célèbre jugement de John Adams, dans sa *Defense of the Constitution* (1786), «All of the ages of the world have not produced a greater statesman and philosopher united than Cicero», a marqué les esprits pour toujours. Jefferson, quant à lui, arrivera à une conclusion identique, par un chemin plus tortueux, après avoir hésité entre Pla-

39. B. Bailyn, *The Ideological Origins of the American Revolution*, Cambridge, Mass. 1967.

40. Lemay, *The Rev. Samuel Davies* (cit. n. 17), 127.

41. E. Goodrich, *The Principles of Civil Union and Happiness Considered and Recommended*, Hartford 1787, cité dans E. Sandoz, *Political Sermons of the American Founding Era, 1730-1805*, Indianapolis 1998², I, 928.

42. J. G. A. Pocock, *Virtue and Commerce in the Eighteenth Century*, «Journal of Interdisciplinary History», 3/1 (1972), 119-134: 120.

ton, Cicéron et Jésus⁴³. La présence de Cicéron touche à l'obsession. Adams, en 1785, créa un club, *Sodalitas*, dont le but était de lire en commun les discours de Cicéron. Il relit tous les écrits politiques de Cicéron dans les semaines qui précèdent son accession à la présidence. En 1794, Hamilton écrivit une série de libelles sous le pseudonyme de Tully⁴⁴. James Wilson, un *Founding Father* de premier plan, magistrat et homme politique, ne vivait que par Cicéron, au point que, dit un récent biographe, on ne peut comprendre sa pensée et son action qu'en passant par le truchement de Cicéron⁴⁵. James Wilson (1742-1798), quant à lui, se rendit célèbre par un taux de citations de Cicéron supérieur à celui des autres orateurs de l'époque, spécialement dans ses conférences du College of Philadelphia, où venaient l'écouter Washington, Adams et Jefferson. Cicéron était pour lui le maître qui avait posé, une fois pour toutes, le rôle de la loi dans la société. Il était l'*exemplum* par excellence: «What, I repeat it, can be intrinsically more dignified than to assist in forming a future Cicero?»⁴⁶. Cette posture de Cicéron en modèle de formation devient une tradition. Publié pour la première fois en 1797 par Caleb Bingham, *The Columbian Orator* sera utilisé dans le système scolaire américain jusqu'en 1825. Citant abondamment Cicéron (surtout les *Catilinaires*), il entretient le feu sacré des vertus républicaines et de la mémoire de l'Arpinate. Dès la génération suivante, Henry Cabot Lodge, en 1816, reprend le flambeau et propose Cicéron en idéal de lecture pour la jeunesse:

Persons who wish to make a present to a young man in whom they take an interest, can offer no book more valuable than Cicero. There is no author whose whole works may be so safely entrusted to youth and innocence. They contain no wild metaphysicks to pervert his mind, or licentious sentiments to corrupt his morals. Money can never be lost, invested in this great classick. His works will always possess a standard value.

43. S.D. Cox, *The Literary Aesthetic of Thomas Jefferson*, in Leo Lemay [ed.], *Essays* (cit. n. 17), 235-256: 244-245.

44. Richard, *The Founders* (cit. n. 7).

45. L.A. Wilson, *From the Roman Republic to the American Revolution: Readings of Cicero in the Political Thought of James Wilson*, PhD Thesis, St. Andrews University 2010 (<http://hdl.handle.net/10023/911>).

46. Richard, *The Founders* (cit. n. 7), 65 et 176.

Plus encore, il utilise le parallélisme entre la Rome républicaine et les États-Unis, pour développer un messianisme cicéronien:

From his days to our own, no government has ever existed, where this illustrious man could have pursued the same course, or held the same rank. Under our institutions, should the same combination of virtue and talents again appear, after a lapse of two thousand years, it may follow the same exalted destiny, from the bar to the senate, from the senate to the chief magistracy. Should such a man ever again exist, may his own fate and that of his country be more auspicious⁴⁷.

Les décennies passent et l'image de Cicéron ne se déforme pas auprès de ce public non universitaire. A la fin du XIXe siècle, le pédagogue Henry Carrington associe, au profit du jeune public, Cicéron au concept de patriotisme⁴⁸. Trollope, dans *The Life of Cicero* (1880), décrit la vie et l'œuvre de Cicéron en romancier pénétrant. Dans cet ouvrage très lu, il s'étonne de voir la prédominance de César sur Cicéron dans l'historiographie européenne: «The one has been lauded because he was unscrupulous, the other has incurred reproach because (...) scruples dominated him». Il dresse de Cicéron le portrait d'un homme sensible à la complexité de choses, ce qui correspond à la définition – subtile – du gentleman américain⁴⁹.

47. [H.C. Lodge], review of *Tulii Ciceronis opera omnia, ex recensione novissima Io. Augusti Ernesti, cum ejusdem notis et clave Ciceroniana. Editio prima Americana*, Tom. VIII, Bostoniae, Wells et Lilly, «The North American Review», 2/4 (1815), 129-130.

48. H.B. Carrington, *Beacon Lights of Patriotism; or, Historic Incentives to Virtue and Good Citizenship*. In prose and verse with notes. Dedicated to American youth, New York – Boston – Chicago 1894. On trouvera sur le site 19th Century Schoolbooks, qui tient une impressionnante collection à la disposition des chercheurs, un bon moyen de repérer l'omniprésence de Cicéron dans le parcours scolaire des jeunes américains au XIXe siècle.

49. A. Trollope, *The Life of Cicero*, London, 1880, 2vols. (réimpr. in *Selected Works of Anthony Trollope*, Introduction by R. Roberts, New York 1981); A. Trollope, *Miscellaneous Essays and Reviews*, 1907 (réimpr. in *Selected Works of Anthony Trollope*, Introduction by M.Y. Mason, New York 1981; contient *Cicero as a Politician*, «Fortnightly Review», 27 [April 1, 1877], 495-515, et *Cicero as a Man of Letters*», «Fortnightly Review», 28 [September 1, 1877], 401-422).

3. *Bilan*

A ce point du récit, il s'est produit un phénomène qui certes connaîtra des variations, mais qui est définitif. Cicéron, enraciné dans la culture américaine coloniale et révolutionnaire, dispose d'un «public at large». Que l'on soit commerçant, propriétaire terrien, journaliste, juriste ou pasteur, il fait partie d'un patrimoine commun où il n'y a guère de place pour l'érudition. Pour le plus grand nombre de ces aficionados, Cicéron est connu par des traductions. Il est un guide, un garant et une présence inspiratrice. C'est un élément essentiel pour la mémoire américaine: pour beaucoup, Cicéron évoquera moins l'antiquité que la période glorieuse américaine. Le premier réflexe que déclenche le nom de Cicéron dans la science politique américaine est le souvenir des *Founding Fathers*.

La réception de Cicéron est en grande part une représentation associée, corrélative et appariée à celle des fondateurs. Quelle que soit la sensibilité politique des partis contemporains, Cicéron y connaît une présence souterraine due à cette association. Chaque américain disposant d'une culture politique ne peut construire son parcours sans rencontrer la présence de Cicéron chez Jefferson, Madison, Hamilton, tous passionnés, dès l'adolescence, par la culture classique. Cicéron est devenu un *culture-hero*⁵⁰.

Un point essentiel reste à préciser. Les *Founding Fathers* sont des conservateurs. En 1788, John Adams fixe le fondement d'une république démocratique qui ne craint rien tant que les Gracques:

The distinctions of poor and rich are necessary, in states of considerable extent, as labor and good government. The poor are destined to labor; and the rich, by the advantages of education, independence, and leisure, are qualified for superior stations. The empire was now greatly extended, and owed its safety, and the order of its government, to a respectable aristocracy, founded on the possession of fortune, as well as personal qualities and public honors⁵¹.

50. L'expression est reprise à B. Vickers, *In Defence of Rhetoric*, Oxford 1988, 10: la lecture du *De inventione* conduit le 18ème siècle américain à former autour de l'orateur l'image d'un *culture-hero*.

51. Cité par Malamud, *Ancient Rome* (cit. n. 34), 51.

C'est cette posture qui pousse M. Malamud à considérer Cicéron comme un *conservative*:

Cicero sided with the wealthy landowners and members of the Senate who saw the popularity of the Gracchi and their reforms as posing a threat to the Senate's control of the Republic. As for Caius Gracchus' grain distribution program, Cicero, like modern critics of welfare, argued that state aid to the poor would only encourage laziness and moral decline in the populace. In Cicero's and John Adams's minds, the careers of the Roman tribunes and their agendas for reform paved the way for the rise of demagogues and dictators – a distinctly conservative interpretation of the significance of the Gracchi. The framers of the Constitution would also be worried about the leveling threats of democratic forces and the dangers of democratic excesses⁵².

A tort ou à raison, M. Malamud assimile Cicéron à ses admirateurs. Une chose est certaine: le lien entre l'Arpinate et le milieu intellectuel *conservative* a été créé aux temps glorieux de la révolution américaine. C'est ainsi qu'il renaîtra au XXe siècle.

4. *Le premier XXe siècle*

Au début du XXe siècle, l'*american Cicero* est toujours présent dans le cursus scolaire. Phyllis Bentley (1894 -1977), romancière du terroir et enseignante de latin, a écrit un roman au titre révélateur. *Freedom, Farewell*⁵³, publié en 1936, dresse le portrait de César et Cicéron, et incite à ne pas oublier comment une république peut disparaître. Ce que l'on peut retenir de Bentley, c'est sa nouvelle, *Angele au couvent*, dans laquelle la jeune narratrice fait ses prières du soir en demandant à Dieu «make my Cicero translate right»⁵⁴. De fait, Cicéron ne quitte pas l'esprit public. Durant la première moitié du XXe siècle, il survit *mezzo*

52. Malamud, *Ancient Rome* (cit. n. 34), 51-52.

53. Ph. Bentley, *Freedom, Farewell*, New York 1936; ce roman vaut surtout pour le portrait qu'il trace de la condition féminine au Ier siècle av. J.C.

54. Cité par R. Hoberman, *Gendering Classicism: The Ancient World in Twentieth-Century Women's Historical Fiction*, Albany 1997, 149.

voce, mais efficacement, à travers quelques personnages et ouvrages qui entretiennent le feu sacré. Quelques exemples méritent d'être cités, notamment au sein du personnel politique. Nous pensons en particulier à Calvin Coolidge et à William Edgar Borah.

La postérité de Calvin Coolidge (1872-1933), 30^{ème} président des États-Unis, n'a pas résisté à l'historiographie américaine qui a suivi le *New Deal*. Toutefois, des récentes publications ont remis à l'honneur ce bel orateur, excellent latiniste et fervent scrutateur de l'éloquence de Cicéron⁵⁵. Il y fut initié très jeune, et marqua toute sa vie une prédilection pour l'orateur romain, dont il traduisit maintes discours dans ses loisirs studieux⁵⁶. Dans un exercice d'éloquence prononcé à la fin de ses études, il déclare que Cicéron lui a permis de prendre conscience de sa vocation: en dépit de sa timidité, il sera orateur⁵⁷. Ses discours sont ordonnés selon les préceptes cicéroniens; leur forme parfaite et ses formules⁵⁸ lui valent l'admiration d'un certain public qui conserve, comme Coolidge, une passion intacte pour les *Founding Fathers*.

Plus intéressé par l'art oratoire que par la philosophie du droit naturel, sa portée politique est moindre que celle du sénateur Borah (1865-1940), «the most famed Senator of this century», aujourd'hui un

55. Sur cet intellectuel (qui fut le traducteur de Dante), féru de sciences politiques et de philosophie, dont l'autobiographie est une belle réussite littéraire, voir en dernier lieu D. Greenberg, *Calvin Coolidge*, New York 2006 (*Times Books, American Presidents Series*); H.H. Quint – R.H. Ferrell [eds.], *The Talkative President: The Off-the-Record Press Conferences of Calvin Coolidge*, Amherst 1964; H. Booraem, *The Provincial: Calvin Coolidge and His World, 1885-1895*, Lewisburg, Pa – Cranbury, NJ – London – Mississauga, Ont. 1994. De Coolidge lui-même: *The Autobiography of Calvin Coolidge*, Rutland, Vt 1929 (réimpr. Rutland, Vt 1984); *Foundations of the Republic: Speeches and Addresses by Calvin Coolidge*, New York 1926 (réimpr. Freeport, NY 1968); *The Price of Freedom: Speeches and Addresses*, New York 1925 (réimpr. Amsterdam 2001).

56. A.F. Fleser, *A Rhetorical Study of the Speaking of Calvin Coolidge*, Lewiston, NY 1990 (*Studies in Twentieth Century American History*, 2), 7, 23, 47.

57. Cité dans Booraem, *The Provincial* (cit. n. 55), 89-90 n. 30: «It was not until I came to read the Orations of Cicero in my latin course that I began to have any realization of the value of literature of its own sake. What he said gave me a new interest in the spoken and written words».

58. Ainsi dans son discours sur la Déclaration d'indépendance du 4 juillet 1926: «We live in an age of science and of abounding accumulation of material things. These did not create our Declaration. Our Declaration created them». Sans compter sa très célèbre formule «The chief business of the American people is business». Sur son art oratoire, qui anticipe sur ce que l'on appellera la «communication», voir le vidéo dans https://archive.org/details/coolidge_1924.

peu oublié⁵⁹. Il est difficile de définir l'obédience politique de Borah, tant sa pensée est multiple, contradictoire et en première apparence presque désordonnée⁶⁰. Le lien qui lui donne sa consistance c'est un vieux fonds agrarien et une foi inébranlable dans la vertu philosophique de la stabilité sociale. Hérald du *civic republicanism*, qui tire ses préceptes d'Aristote, de Cicéron, de Thomas Jefferson et de Tocqueville, il développe une philosophie politique antilibérale, qui place au centre la relation entre l'homme et la société. Il accorde au débat public une vertu fondatrice et quasi religieuse, qui modèle la destinée d'une communauté politique. Dans ce cadre, qui anticipe sur les analyses de Q. Skinner, la citoyenneté n'est pas un état juridique, mais l'expression d'un souci personnel d'appartenance à une communauté⁶¹. Concevant la bureaucratie comme une invention anti constitutionnelle il est également le défenseur du *great government* à qui seul il accorde le pouvoir de répandre et garantir la paix, le bonheur, la justice et la prospérité⁶². Seuls compte pour lui les *Founding Fathers*⁶³.

Le cicéronianisme de Borah tire son origine de sa jeunesse. Comme tant d'autres, il s'est formé en lisant et traduisant du Cicéron. Il avait même écrit en 1887 un essai sur Cicéron, intitulé *The Roman Mugwump*⁶⁴. Par ce surnom tiré du jargon politique, Borah insère Cicéron dans le champ de l'actualité politique: *Mugwump* est le surnom que l'on donne au *Li-*

59. William Edgar Borah sénateur républicain (Idaho), grand opposant de Wilson puis de Roosevelt, a été désigné en 1936 par «Time Magazine» comme «the most famed Senator of this century».

60. Parmi les biographes perspicaces de Borah citons au moins C.O. Johnson, *Borah of Idaho*, New York 1936; W. Lippmann, *Concerning Senator Borah*, «Foreign affairs», 4/2 (Jan., 1926), 211-222; M.C. McKenna, *Borah*, Ann Arbor 1961; et surtout K.C. Murphy, *A Lion Among the Liberals: Senator William Edgar Borah and the Rise of New Deal Liberalism*, Cambridge, Mass. 1997; W.E. Borah, *American Problems*, New York 1924.

61. Ce courant intellectuel a été parfaitement décrit par M. Sandel, *Democracy's Discontent*, Cambridge, Mass. 1996.

62. Sa défense de la liberté de pensée en fit un ennemi des mouvances racistes et ségrégationnistes.

63. Il recommande que l'on fasse un devoir aux élèves d'apprendre la vie de Washington et des Pères fondateurs: W.E. Borah, *Americanism (Speech in the United States Senate, February 21, 1919)*, in Id., *American Problems* (cit. n. 60), 67-104: 74.

64. W.W. Braden, *William E. Borah's Years in Kansas in the 1880's*, «Kansas Historical Quarterly», 14/4 (Nov. 1947), 360-367: 363; *The Roman Mugwump*, signé W. E.B., parut dans «The University Review» (Lawrence), 8 (Jan. 1887), 105-107. Braden note que Borah fut tôt un lecteur fervent des orateurs américains et excellent latiniste.

beral Republicans, qui sont entré en politique à la fois pour lutter contre l'esclavagisme et l'anti-impérialisme. Cicéron sera pour lui un modèle oratoire, un *exemplum* et un illustre penseur. Orateur avant tout, Borah aimait assez qu'on le comparât à Cicéron, ce qui se produisit souvent⁶⁵. Il admire chez l'Arpinate la philosophie politique fondée sur la tradition⁶⁶. Il est également, comme certains Pères fondateurs, très impressionné par l'échec final de Cicéron. Il a longuement médité son erreur capitale: avoir aidé Octavien à prendre le pouvoir⁶⁷. S'il admire profondément l'Arpinate, il lui arrive de le taquiner⁶⁸. Sous un autre aspect, Borah reprend à Cicéron le flambeau du droit naturel, qui transcende toutes les formes de droit positif et se fonde sur un «instinct moral du peuple»⁶⁹.

Si les deux hommes politiques ont marqué les mémoires d'avant-guerre, la biographie de Cicéron du journaliste Henry Joseph Haskell (1874-1952), dont le seul sous titre annonce le projet, *Modern Politics in a Roman Toga*⁷⁰, a joué un rôle plus durable dans l'esprit *conservative*. Haskell, journaliste au «Kansas City Star», est l'homme d'une seule idée: expliquer le monde moderne par la Rome républicaine, dire combien les Romains avaient anticipé sur les problèmes les plus actuels et, plus contradictoirement, expliquer l'histoire par le présent. Dans *This was Cicero*, il donne libre cours à son style accrocheur, tout en

65. Sur les effets de l'éloquence de Borah sur la vie politique américaine, et notamment sa capacité oratoire à retourner l'opinion, sur la gestuelle de l'orateur, et le fait que Borah avait étudié scrupuleusement Cicéron: A.E. Whitehead, *The Oratory of William Edgar Borah*, «Quarterly Journal of Speech», 32/3 (Oct. 1946), 292-297.

66. Borah croit avant tout à la vertu d'un *mos maiorum* et des *exempla*: «A republic must have in it the element of respect and reverence, of devotion to its institutions and loyalty to its traditions. It, too, must have its altars, its memory of sacrifices – something for which men are willing to die»: W.E. Borah, *Recall of Judges (Excerpt from Speech in The United States Senate, August 7th 1911)*, in Id., *American Problems* (cit. n. 60), 166-180: 177-178.

67. Compte rendu d'un discours prononcé au Sénat, intitulé *Precedents* («The Pittsburgh Press», 9 août 1937), dans lequel Borah centre son article sur la prise de pouvoir par Auguste et la mort de Cicéron.

68. Lorsque Churchill visita le Congrès américain en 1930, Borah eut ses mots «There is a lost soul. He will die thinking like Cicero that he might have been a great soldier» («Life», 21 mai 1945). Ce trait d'humour n'est pas sans finesse.

69. W.E. Borah, *The League of Nations (Senate Speech, November 19, 1919)*, in Id., *American Problems* (cit. n. 60), 105-130: 119.

70. H.J. Haskell, *This was Cicero. Modern Politics in a Roman Toga*, New York 1942. Son autre grand ouvrage a un titre plus explicite encore, *The New Deal in Old Rome: How Government in the Ancient World Tried to Deal with Modern Problems*, New York 1939.

formules; *The Country Boy of Arpinum* est le titre du premier chapitre, *A Political Gangster in Action* est le titre de celui consacré à Clodius. L'ouvrage – écrit pour tous les publics, universitaire ou non – fut salué par la plupart des savants⁷¹ comme étant d'une grande valeur. Haskell remarquant que sa biographie a été précédée de dix-huit autres depuis celle de Middleton, revendique cependant d'être le premier auteur anglo-saxon à proposer une biographie authentiquement politique. Présentant avec une probité sans nuance ses propres lacunes par rapport à des auteurs plus savants que lui, il estime être le mieux formé pour évaluer et comprendre la vie de Cicéron en tant que processus politique. Haskell développe une vision globale de la république tardive. Très sensible aux questions économiques, il soutient l'idée que la République s'est perdue en ne sachant pas prendre en compte les aspirations des classes défavorisées. Ce qui ne l'empêche pas de qualifier Catilina de Bolchévique. Paradoxalement opposé au fond de la politique cicéronienne, ce livre reste particulièrement révélateur de l'accueil réservé à Cicéron dans l'Amérique des années 30. Cicéron est pour Haskell, comme il le fut pour Adams, le grand homme par excellence, «The great exponent of humane living». Cependant, comme l'a bien noté W. Nicgorski, Haskell laisse de Cicéron le portrait d'un homme divisé, le penseur et le politique. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage connut un grand nombre de rééditions, et reste aujourd'hui très en vue dans les milieux intellectuels *conservative*⁷².

5. Le second XXe siècle

Après la seconde guerre mondiale, deux phénomènes vont se joindre pour relancer l'image de Cicéron: d'une part, le roman de Taylor Caldwell et, d'autre part, les grands auteurs de la pensée *conservative*.

71. Entre autres W.F. McDonald, in «American Historical Review», 48/4 (1943), 767-768; N.W. DeWitt, «CJ» 38 (1942-1943), 360-362; H. Last, «JRS», 33 (1943), 93-97; C.H. Smith, «CW», 36 (1943), 268-269.

72. Cette pensée bipolaire trouve un écho dans les revues savants des années 30. De nombreux articles font de Cicéron le héros en lutte contre Mussolini ou Hitler: B.L. Ullman, *Cicero and Modern Politics*, «CJ», 30 (1934-1935), 385-402; D. Shaull, *Cicero and Modern Problems*, «CJ», 26 (1930-1931), 266-272; A. Carr, *Juggernaut: The Path of Dictatorship*, New York 1939.

Le roman de Janet Taylor Caldwell, *A Pillar of Iron*⁷³, trace un portrait hautement politique de Cicéron. Cet ouvrage mérite d'être cité, car, s'il est peu connu en Europe, il est le grand livre américain sur Cicéron. Il fut réédité neuf fois, traduit en plusieurs langues et classé best-seller pendant trois mois par le «New York Times». Plus encore, la base de donnée de l'OCLC permet d'établir qu'il est l'ouvrage le plus lu sur Cicéron, loin devant tout autre⁷⁴. Plus vie encore que l'essai de Haskell, cette biographie sera récupérée et encensée par la droite américaine⁷⁵. Dans le cas de Caldwell, ce destin est largement conforme à ses options politiques⁷⁶. Cette biographie est en fait un livre programme. T. Caldwell lance un avertissement qui taraude depuis longtemps tous les cicéroniens américains:

Cicero delayed the days of final collapse, but only delayed it.
He was assassinated. Rome then declined into despotism....
just as America is now declining⁷⁷.

Il est révélateur de voir le politologue conservateur John Harmer⁷⁸ évoquer ce roman comme la prédiction de ce que sont devenus les États-Unis à la fin du siècle. Si on ne la trouve jamais sous la plume des *leftists* américains, les citations de Caldwell fleurissent dans la prose de droite, du plus modeste politicien aux plus adroits défenseurs des

73. T. Caldwell, *A Pillar of Iron*, New York 1965.

74. Les statistiques de l'OCLC (*Online Computer Library Center*), consortium mondial des bibliothèques, permettent de répondre à la question suivante: quel est l'ouvrage, portant sur Cicéron, et paru depuis 1570, le plus acheté par les bibliothécaires? Si l'on accorde à ces derniers un rôle de témoin dans l'attente du public, la question n'est pas sans intérêt. La statistique porte sur 92 000 bibliothèques dans le monde (dont 12 000 non américaines). Le palmarès place *A Pillar of Iron* en première place.

75. Dans sa recension du roman, Revilo P. Oliver, un universitaire éminent de la *John Birch Society*, qualifie Cicéron de «one of the world's greatest men»). E. Merrill Root, de son côté, parle de «the greatest historical novel in American Literature» («American Opinion», April, 1965, 97).

76. Taylor Caldwell s'est fait connaître dans les revues de la *New Right*, notamment dans «American Opinion», «National Review», et «Christian Crusade». Fervent soutien de la *John Birch Society*, une frange extrémiste de la droite, elle a réussi à faire oublier à la plupart de ses biographes son passage dans la mouvance ouvertement antisémite du *Liberty Lobby*. Voir Ph. Rousselot, *Curiosa*, Tulliana.eu, juin 2010.

77. «American Opinion», June, 1965, 71-72.

78. J. Harmer, *Reagan: Man of Principle*, Springville, Ut 2002, 56.

droits du contribuable⁷⁹ en passant par le populiste Ross Perrot. Lorsque Ronald Reagan prononça le mot ‘Cicéron’ dans sa vie publique, ce fut pour faire référence à Caldwell. Lors du combat électoral qu’il menait contre L. Johnson, en 1964, Barry Goldwater (1909-1998) avait frappé les esprits dans un discours fameux qui lui avait permis de marquer des points contre son adversaire. Devant la Convention républicaine, il s’était écrié: «I would remind you that extremism in the defense of liberty is no vice, and let me remind you also that moderation in the pursuit of justice is no virtue». Il avait déclaré avoir tiré cette phrase des *Catilinaires*. Comme souvent dans la culture des milieux conservateurs américains, les citations de Cicéron sont en fait issues du *A Pillar of Iron* de Caldwell. Le sénateur Goldwater n’était pas assez cultivé pour faire la différence mais, depuis ce tour de force oratoire, aimait à se faire appeler *American Cicero*.

À regarder de près, Caldwell brosse un portrait de Cicéron surmotivé par ses propres options politiques. Elle en fait l’ennemi juré des bureaucrates et, par extension, de l’État fédéral⁸⁰. Caldwell fait de son pseudo-Cicéron un hobereau sudiste égaré au XXe siècle, aigri, appauvri, et n’ayant d’autre ressource que sa colère contre tout ce qui gouverne. Ce personnage est le fruit d’une mémoire collective américaine, qui sonne juste aux oreilles du public conservateur et traditionaliste. Cicéron apparaît dans ce roman comme un homme que dégoûte la déchéance des mœurs privées et politiques. Comme l’indique le titre du roman, il est un citoyen qui n’a pas l’intention de se laisser faire. Caldwell en fait le porte-parole d’une Amérique toujours en révolte contre l’État, tatillon et liberticide, l’Amérique de la droite ultra et du *Tea Party*.

Il n’est pas douteux que de tels ouvrages – ceux de Haskell et de Caldwell - confortent la place de Cicéron dans le paysage mémoriel

79. Sid Taylor, le très écouté chercheur de la *National Taxpayers Union Foundation* cite Caldwell et ajoute: «No matter how you say it, Cicero, the greatest Roman orator of 20 centuries ago, was right. Imagine, Marcus Tullius Cicero sitting in the Oval Office. ‘Vote Cicero and save your dough!’» (J. McCaslin, *Not This Time*, «The Washington Times», January 18, 2005, A05).

80. «A bureaucrat is the most despicable of men, though he is needed as vultures are needed, but one hardly admires vultures whom bureaucrats so strangely resemble. I have yet to meet a bureaucrat who was not petty, dull, almost witless, crafty or stupid, an oppressor or a thief, a holder of little authority in which he delights, as a boy delights in possessing a vicious dog. Who can trust such creatures?» (Caldwell, *A Pillar* [cit. n. 73], 451).

collectif ou ce que Hobsbawm appelle «le passé public». Surtout, l'un et l'autre installent Cicéron dans le débat d'idées, et non plus seulement comme source décorative de citation. Ils assument le rôle «d'écrivain en professeur d'histoire» et servent de soubassement à la création d'une présence de Cicéron en toute «impunité fictionnelle»⁸¹. La disparition du latin et de Cicéron du banc des écoles leur rend une fonction pédagogique manifeste, mais leur portée va au-delà: s'adressant d'abord à un public adulte, ils politisent Cicéron⁸².

*

Il n'est pas possible dans le cadre de ce survol d'entrer dans le détail des systèmes de pensée qui fleurissent après la seconde guerre mondiale et qui vont nourrir, chacun à leur manière, le capital intellectuel de la droite américaine. Pour tous, Cicéron tient une place centrale: Eric Voegelin (1901-1985), Friedrich Hayek (1899-1992)⁸³, Leo Strauss (1899-1973), sont les penseurs les plus connus. Leur contribution philosophique est bientôt relayée par Robert Nisbet (1913-1996), Richard Weaver (1910-1963), Irving Babbitt (1865 – 1933), Mel E. Bradford (1934–1993), Daniel Boorstin (1914-2004), Clinton Rossiter (1917-1970) et pour finir, Russel Kirk (1918-1994). La présence de Cicéron y est diverse, mais souvent fondée sur la théorie du droit naturel, grâce au recours à Edmund Burke, maître penseur de la droite conservatrice américaine et «ami personnel» de Cicéron, qu'il cite sans relâche⁸⁴, mais aussi et toujours par le biais des *Founding Fathers*.

Russell Kirk fut le grand fédérateur de ce système de pensée au centre duquel rayonne Cicéron. Dans son ouvrage, *Conservative Mind*, qui fut à l'origine du renouveau de la politique conservatrice (*New Conservatism*, une épithète qu'il ne prisait guère):

81. Expression empruntée à Th. Wieder, *L'écrivain, en professeur d'histoire*, «Le Monde», 22 mai 2010, dans sa chronique du récent *Savoirs de la littératures*, «Annales», 65/2 (mars-avril 2010).

82. Voici la manière dont le narrateur, qui n'est autre que Tiron, décrit Cicéron: «He was not merely trying, as a cynical and second-rate advocate might have done, to devise some clever tactic in order to outwit the prosecution. *He was trying to find something to believe in.* That was the core of his genius, both as an advocate and as a statesman. 'What convinces is conviction,' he used to say». Cité par M. Théroux, *The Politico*, «New York Times», October 22, 2006.

83. L. Fezzi, *Cicerone, il primo liberale della storia?*, «Gazette Tulliana», 4/2 (2012), 3.

84. Voir le suggestif J.W. Atkins, *A Revolutionary Doctrine? Cicero's Natural Right Teaching in Mably and Burke*, «Classical Receptions Journal», 6/2 (2014), 177-197.

The true conservative, in short, whether he knows Latin or not, has in him something of the temper of Cicero, and about him some touch of the high old Roman virtue. *Conservare*, to keep or preserve, is his principle of action. Preferring the old and tried to the novel and dubious, he endeavors to safeguard the institutions and wisdom which his own generation have inherited from dead ages. It is not wealth that makes him a conservative, nor power, nor timidity, nor class, nor even immediate interest, but rather this deep-seated prejudice in favor of prescriptive truth⁸⁵.

Le conservateur selon Kirk est habité par trois vérités : la sainteté de la propriété privée, l'hostilité radicale à tout arbitraire, et le sens moral. Centre de gravité de cette vision du monde : Cicéron :

Let us pray that the conservative movement of the 1990s will resemble Cicero's Optimates – "the party of all good men". Some of us, once upon a time, had fixed lifelong in our brains by the standard exercises in typewriting manuals Cicero's exhortation "Now is the time for all good men to come to the aid of their party"⁸⁶.

Excellent enseignant et pédagogue, Russell Kirk consacra une partie de son enseignement à planter des arbres dans les alentours de Piety Hill, dans le Michigan. A sa mort, ses élèves y installèrent une stèle, reproduisant une armoirie dessinée par John Quincy Adams, portant une inscription empruntée à Cæcilius Slatius, tel que cité par Cicéron dans la première *Tusculane*, *Serit arbores quae alteri seculo prosint*⁸⁷ ('il plante des arbres pour le profit des générations futures'), une citation qui figure également sur un des beaux bâtiments de Harvard. Ainsi, ses disciples inscrivirent dans la terre le triangle «Kirk – Founding Fathers – Cicéron». On ne s'étonnera pas qu'un espoir de l'école de

85. Cité par P.V. Murphy, *The Rebuke of History: The Southern Agrarians and American Conservative Thought*, Chapel Hill – London 2001, 139.

86. R. Kirk, *The Neoconservatives: An Endangered Species*, Washington, D.C. 1988 (*Heritage Foundation Lecture*, 178).

87. W.W. McDonald, *Russell Kirk and the Age of Ideology*, Columbia 2004, 213.

Kirk ait écrit un article sur Cicéron intitulé *Founding Father*⁸⁸. Le lien entre Cicéron, *Founding Fathers* et *conservatives* fait l'objet d'une sacralisation généralisée:

Cicero was among the most important influences behind the American Revolution. He was a symbol of dedication in opposing tyranny, and his ideas on justice, law and liberty are represented in our founding documents. There is a good reason why Jim Powell's *The Triumph of Liberty* begins with Cicero's story, and why F.A. Hayek lamented that society was «abandoning...the basic individualism inherited by us from Erasmus and Montaigne, from Cicero to Tacitus, Pericles and Thucydides»⁸⁹.

On voit ainsi, internet aidant, des groupes se constituer, tel ce blog *What Did the Founding Fathers Learn From Cicero?*⁹⁰. Il faut aussi connaître le site *The Ciceronian Society* qui «facilitates the development of academic conferences that explore the many and various topics related to our core themes of Tradition, Place, and 'Things Divine'» (<http://theciceroniansociety.com/>). On peut consulter sur le site de *Heritage Foundation* de nombreuses références à Cicéron philosophe du droit naturel. Tous ces auteurs que Russell Kirk a fédéré dans son système de pensée trouvent aujourd'hui leur chaire électronique, comme par exemple «The Imaginative Conservative», journal en ligne à destination de ceux qui vénèrent «the True, the Good and the Beautiful» et dans lequel on trouve de nombreux articles sur Cicéron.

C'est moins l'orateur que le philosophe du droit naturel que les néoconservateurs admirent. On peut s'en convaincre en parcourant un article de «Freeman», journal conservateur, *Marcus Tullius Cicero, Who Gave Natural Law to the Modern World*⁹¹. Les *conservatives* reprennent,

88. Lind, *Founding Father* (cit. n. 1).

89. G.M. Galles, *Cicero on Justice, Law, and Liberty*, «A Journal for Western Man», 30 (January 26, 2005).

90. *American Creation*, «A group blog to promote discussion, debate and insight into the history, particularly religious, of America's founding», October 18, 2010.

91. J. Powell, *Marcus Tullius Cicero, Who Gave Natural Law to the Modern World*, «Freeman», 47/1 (January 1997).

presque mot pour mot, les diatribes contre César élaborées par les *Founding Fathers*, ce dont Robert Welch se fera le théoricien le plus affirmé⁹².

Cicero himself, while referring to the charismatic, crowd-pleasing Julius Caesar, acknowledged that the populace invariably chose for its leader “someone bold and unscrupulous... who curries favor with the people by giving them other men’s property”.

Une telle lecture de Cicéron mène à une forme d’extrémisme:

The wisest Romans like Cicero, who struggled in vain to preserve their faltering republic, realized the shortcomings of popular democracy. (...) For democracy simply meant the dreadful spectacle of ignorant masses of people participating directly in affairs of government⁹³.

Il n’est jusqu’à la guerre contre le terrorisme qui s’appuie, quant à sa légitimité, sur Cicéron. C’est ce qui fait dire à C. Kopff que Cicéron est plus actuel que jamais. Il défend brillamment l’idée selon laquelle «In that view, the speech *In favor of the Manilian Law* (66 BCE) is not far to be considered as a structural form of war on terror». Mieux, c’est Cicéron qui permet aux États-Unis de mieux comprendre leur destinée de *Res publica Americana*.

There are both economic and ethical constraints on a viable empire. (...) Moreover, as is true of any enterprise, the technical aspects of an empire, administrative and economic, must be grounded on sound ethical principles which are recognized and respected. (...) Cicero (...) express this view very clearly. As ancient historian Hermann Strasburger put it, «Justice too is a factor in Realpolitik»⁹⁴.

92. R. Welch, *The New Americanism and other Speeches and Essays*, Boston 1966.

93. Welch, *The New Americanism* (cit. n. 92), 115 et 95.

94. E.Ch. Kopff, *Cicero and Tacitus on Empire: The Roman Tradition and American Conceptions of Foreign Policy*, Philadelphia 2007 (*Foreign Policy Research Institute E-Notes*); H. Strasburger, *Die Entdeckung der politischen Geschichte durch Thukydides*, in

Dans la même veine, David Carlin, qui enseigne la sociologie et la philosophie au Community College of Rhode Island, compare Dick Cheney, le créateur de Guantanamo, au Cicéron de la conjuration de Catilina: il faut parfois commettre un acte illégal pour sauver l'intérêt général⁹⁵.

Afin de clore ce parcours dans le monde intellectuel américain, rien ne vaut de citer Bradley Birzer, professeur à l'University of Colorado. Boulder est auteur du très remarqué *American Cicero: The Life of Charles Carroll*. Dans une conférence intitulée *The Importance of Marcus Tullius Cicero*, il résume avec brio et lucidité l'essentiel de ce que peut dire un conservateur.

Let me also state at the beginning of this lecture that I am not a scholar of Republican Rome, or of Imperial Rome, or a biographer of Cicero – I'm a scholar – at best – of republicanism, though. (...) My interest with this talk, then, is not to look at Republican or Imperial Rome or to present a life and times of Cicero. Instead, I would like to look at Cicero as a symbol for the West and for American civilization.

This means that much of what I present will be 'idylized', that is, history as many in our past wanted it, not as it actually was. In his own dialogue, *On the Laws*, Cicero wisely notes that the oak tree planted by the poet's verse will last much longer than the one resulting from the farmer's cultivation.

The same, I believe, can be said of Cicero and his role within the West. He becomes a figure much larger than he himself actually was in hindsight, he a touchstone, a fountainhead, a rock, upon which we can place our fondest and dearest dreams (...).

Indeed, when it comes to republicanism, there's probably no greater figure than Cicero. For all intents and interests, he is the *embodiment* of the republic, the *res publica* (...). If we love the idea of a republic, we love Cicero. If we strive for the

H. Herter [hrsg. von], *Thukydides*, Darmstadt 1968 [= «Saeculum», 5 (1954), 395-428], 412-476: 452 «auch die Gerechtigkeit ist ja ein realpolitischer Faktor».

95. D. R. Carlin, *Thinking of Dick Cheney as Cicero*, «History News Service», 24 mai 2009 (disponible à <http://historynewsnetwork.org/article/86349>).

ideal of a republic, we strive to be as Cicero. He serves as our exemplar; he serves as the republic itself (...).

I had studied Cicero extensively prior to coming to Hillsdale, but only through the eyes of the Founders. They certainly had a skewed view of him – a rather idyllic (there’s a form of that word again) and idealized view of him. (...) Cicero was the single most influential Roman for the American Founding Fathers»⁹⁶.

*

Il est difficile d’établir si les hommes politiques ont lu Russell Kirk et ses épigones dans le détail. Cependant, sous l’influence diffuse de ce courant de pensée, Cicéron s’est installé au Sénat dans la grande tradition des *Founding Fathers*:

Of all the outstanding members of the Senate the New Right singled out the great Roman orator Cicero for special commendation. He exemplified the ideal of an ancient republican statesman. Before his assassination Cicero had bravely defended the integrity of the crumbling Republic against both the blood-thirsty, urban mobs, on the one hand, and the vicious tyrants Julius Caesar and Mark Antony, on the other»⁹⁷.

Récemment, le sénateur républicain du Texas, Ted Cruz, proche du *Tea Party*, attaqua le projet du président Obama sur la régularisation des immigrés clandestins en l’accusant de détruire la constitution. Il comença son discours par un retentissant hommage à l’orateur: «When, President Obama, do you mean to cease abusing our patience?». Tout son discours fut une astucieuse paraphrase de la célèbre Catilinaire⁹⁸.

Cependant, c’est au sénateur Robert C. Byrd que revient le titre de figure cicéronienne la plus en vue de Washington. Doyen du Sénat, et à ce titre quatrième personnage de l’État, ce démocrate n’a de cesse

96. B.J. Birzer, *The Importance of Marcus Tullius Cicero*, «The Imaginative Conservative», 25 février 2013 (Conférence donnée au Hillsdale College Graduate School, 19 février 2013).

97. J.M. Kolkey, *The New Right, 1960-1968: With Epilogue, 1969-1980*, Washington, D.C. 1983, 46.

98. theguardian.com, Thursday 20 November 2014.

de convoquer Cicéron, son modèle explicite. Il prononça 14 discours contre George W. Bush, sur le modèle des *Philippiques*, et les publia en un volume⁹⁹. Faisant du président Bush son Marc Antoine, il attaque violemment les mesures prises par lui et qui, selon le sénateur, sont faites pour contrarier l'équilibre des pouvoirs et la majesté du Sénat. Fondant ses critiques sur l'analyse du déclin de la *res publica*, qu'il explique par le déclin du Sénat, et par les attaques portées contre son sens de l'initiative, son courage et son autorité morale. Il n'a pas été difficile à certains observateurs de critiquer le flou de ses références et le caractère superficiel des raisonnements concernant la république romaine. Il semble, si l'on en juge par quelques citations, que le sénateur Byrd n'ait rien lu sur Rome au-delà de Montesquieu et Gibbon. Ce tour de force (ses *Philippiques* durent plusieurs heures) le rendit célèbre et ses discours ultérieurs furent toujours repris par la presse, qui n'a jamais oublié de la citer comme un autre Cicéron qui s'était déclaré ennemi acharné de la «guerre injuste» menée en Irak¹⁰⁰. Déclaré «champion of classical oratory in the Senate»¹⁰¹, il cite directement Cicéron dans de nombreux discours. On pourra noter qu'il ne déroge pas à la règle qui associe Cicéron au Pères fondateurs, comme il le fit dans un fameux discours du 8 janvier 2004:

One of my favorite Roman statesman, Cicero, remarked, «To be ignorant of what happened before you were born is to remain always a child»¹⁰². There are too many Americans – including many in public office – who may be growing older in years, but remain immature in outlook and knowledge. The Founding Fathers have been replaced in the imagination of too many Americans by sports figures, rock-and-roll singers,

99. R.C. Byrd, *The Senate of the Roman Republic. Addresses on the History of Roman Constitutionalism*, Washington, D.C. 1995 (*Senate Document*, 103-23).

100. J.R. MacArthur, *Looking at Iraq*, «Providence Journal», November 4, 2003. Il conclut son article par «Antony had Cicero murdered for his defiance. I fear that Byrd and his ilk are being killed by silence».

101. Ch. Babington, *Byrd Truly the Elder Statesman*, «Washington Post», June 13, 2006.

102. Cic. *orat.* 120 *Nescire autem quid ante quam natus sis acciderit, id est semper esse puerum. Quid enim est aetas hominis, nisi ea memoria rerum veterum cum superiorum aetate contextitur?*

and movie stars. Aspirations to serve our Nation have been displaced by a yearning for fleeting fame and big money¹⁰³.

Tout Démocrate qu'il fut, le sénateur Byrd avait un fort tempérament *conservative*, comme le montre ses erreurs de jeunesse (il fut member du Klu Klux Klan) et sa pensée traditionnaliste.

6. Conclusion

À l'issue de la période des Pères fondateurs, Cicéron s'est trouvé reconstruit, en supposant que Derrida eut accepté cet antonyme de 'déconstruction'. Il est érigé en représentation et système de référence. Ce *New Cicéron*, que ses admirateurs conçoivent comme parfaitement authentique, résulte de la rencontre de deux facteurs.

Il dispose d'un public américain peu rompu aux finesses du latin, voire n'accédant aux auteurs que par la traduction. Cet auditoire, sociologiquement hétérogène, correspond à celui qu'avait approché Cyril Bailey, «public less learned perhaps but not less keen», et toujours en prise avec un amour «of all connected with the ancient world»¹⁰⁴. Ce qui pourrait apparaître comme une insigne faiblesse à certains experts de la chose latine, et condamner intellectuellement ce genre de littérature cicéronienne, est ici vécue comme une donnée secondaire. Le portrait de Cicéron est motivé (pour parler comme les linguistes) ou informé (pour parler comme les sémiologues) par la certitude de le comprendre mieux que quiconque. Ce public génère ses propres auteurs, comme Haskell ou Caldwell, qui feront beaucoup pour le renom de Cicéron aux États-Unis. Ce public, proprement américain, va donc plus loin que celui pressenti par Cyril Bailey. Deux traits le distinguent: en premier lieu, en dépit des évolutions historiques, il est toujours présent; en second lieu, il est politiquement conscient de lui-même. Il est *conservative*.

Par ailleurs, Cicéron n'existe que par le truchement des Pères fondateurs. Le culte que leur vouent les républicanistes (on en trouve

103. R.C. Byrd, *Learning the Lessons from History* (Acceptance Speech for the Theodore Roosevelt–Woodrow Wilson Award for Civil Service given at the American Historical Association's 118th Annual Meeting on January 8, 2004): http://byrd.senate.gov/speeches/byrd_speeches_2004_january/byrd_speeches_2004_january_lis/byrd_speeches_2004_january_lis_0.html.

104. Bailey, *Ad lectores* (cit. n. 5).

chez les Républicains et chez les Démocrates) et les constitutionnalistes, conduisent naturellement à Cicéron, auteur de chevet de tous les révolutionnaires américains. Le *mos maiorum* américain se confond avec celui que vénérât Cicéron. La tendance naturelle des Pères fondateurs au conservatisme achève de figer Cicéron dans un portrait américanisé. Wood Neal, pourtant catalogué comme un auteur ‘de gauche’, a défini mieux que tout autre ce Cicéron américain, conservateur constitutionnaliste, et figure tutélaire d’une école de pensée pour laquelle l’égalité ne peut être que morale, et non pas sociale ou politique. Le but final de ce courant intellectuel est d’éviter l’instauration d’une tyrannie, par le haut (la monarchie) ou par le bas (la démocratie)¹⁰⁵.

Comme on l’a vu, le Cicéron des *conservatives* est avant tout «an imaginative, not a historical, disposition»¹⁰⁶. Il n’est pas difficile d’exagérer les propensions politiques de Cicéron pour en faire un système qui ne va pas au-delà des similitudes¹⁰⁷. Les meilleurs esprits de la mouvance *conservative* le savent bien et le reconnaissent volontiers.

Si Bradley J. Birzer rêve à voix haute, en bon *scholar*, il donne à son rêve la forme consciente d’une prise de liberté avec les faits, donnant à ses propos une forme d’acceptabilité dans les milieux intellectuels. En revanche, certaines productions de la mouvance conservatrice, copiant fidèlement et maladroitement ce type de littérature, n’attachent plus aucune importance à la rigueur historique, et donnent libre cours à leur messianisme:

The question is, have we, the United States of America, crossed the line that Cicero recognized in Rome? Or are we still in a period like that just prior to the birth of Cicero? Have we jumped Cicero, or are we on the verge of the final decline of our civilization?¹⁰⁸.

105. N. Wood, *Cicero's Social and Political Thought*, Berkeley – Los Angeles 1991, 209-210.

106. J. Jones, *Cicero and Conservatism*, 24 juin 2009, dans le site web *First things* (disponible dans <http://www.firstthings.com/blogs/firstthoughts/2009/06/cicero-and-conservatism>)

107. M. Ramgotra, *Conservative Roots of Republicanism*, «Theoria: A Journal of Social and Political Theory», 61/139 (2014), 22-49.

108. D.V. Gibbs, *When America Jumped Cicero*, in *Political Pistachio Conservative News and Commentary*, 23 juin 2014, <http://politicalpistachio.blogspot.fr/2014/06/when-america-jumped-cicero.html>

Au terme de notre parcours, nous avons montré qu'il existe aux États-Unis une présence de Cicéron, sans doute mal perçue en Europe, qui s'enracine dans la propre histoire américaine. Certes, ce serait une grande erreur de résumer de la sorte *Cicero Americanus*, qui a connu d'autres formes de réception, notamment dans les milieux non conservateurs, sans parler bien sûr du Cicéron académique qui, à partir du XXe siècle, a magnifiquement fleuri aux États-Unis. Notre enquête nous a conduit dans un monde intellectuel qui a peu d'adhérence avec les rigueurs de la science philologique. Cela ne doit pas conduire à une forme de mépris – fut-il bienveillant – qui reviendrait à minorer l'intérêt des études de réception.